WM. P. FRYE,

Qui préside aux délibérations du Sénat des Etats-Unis, en conséquence de la mort du vice-président Hobart.

TEMPERATURE

Du 7 décembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	50	10
Midi.....	62	17
3 P. M.....	64	18
6 P. M.....	62	17

Bureau météorologique.

Washington, 7 décembre — Indications pour la Louisiane — Pluie vendredi et probablement samedi; ventafrais de l'est à nord-est.

LA MARCHE

—DES—

Grévistes Français

SUR PARIS.

Les journaux que nous recevons depuis quelques jours de France sont remplis d'articles plus ou moins alarmants sur les mouvements des ouvriers grévistes qui, partis de leurs départements, prétendent marcher sur Paris et aller directement exposer au gouvernement, au Parlement, à la Chambre des Députés, leurs griefs contre les patrons qui, disent-ils, les tyrannisent et les exploitent.

Le mouvement qui vient d'avoir lieu ressemble singulièrement à celui qu'avait fomenté et dirigé, il y a quelques années, le fameux général Coxey, et qui avait presque atteint son but, puisqu'il avait pénétré jusque sur les terrains du Capitole.

A cette époque, nous nous le rappelons, plusieurs observateurs et hommes publics avaient cru apercevoir là un danger sérieux, une manifestation nouvelle, originale qui, à coup sûr, suivant eux, provoquerait ailleurs plus d'une imitation.

La prédiction s'est réalisée, en effet. Que voulez-vous? La France est comme les Etats-Unis, une république et une démocratie, deux choses qu'il ne faut pas confondre, car elles ne se trouvent pas toujours unies chez un même peuple, mais qui ne se fusionnent que trop bien dans les deux pays en question.

Il faut ajouter que jamais idée pareille à celle de la manifestation américaine ne pouvait trouver un meilleur terrain de culture que certaines villes manufacturières de France. Aussi, y a-t-germé bien vite et porté des fruits aussi amers qu'abondants.

Il n'est pas à croire, cependant, que le mouvement ait des suites graves pour le moment; mais l'idée est lancée; tôt ou tard, elle se formulera de nouveau; elle prendra des proportions considérables et conduira à des conséquences funestes. Il est à espérer que le gouvernement français s'armera d'énergie, en cette circonstance, et essaiera d'étouffer dans l'œuf cette entreprise qui a un caractère complètement et ouvertement révolutionnaire.

MEURTRE HORRIBLE.

Presse Associée —

Norvich, Conn., 7 décembre — Le corps d'un homme assassiné a été trouvé dans la boutique de souliers de Guiseppe Silva, à Greenville.

Le coup que l'on avait asséné au malheureux, sur la tête, la lui avait écrasée. Silva et deux de ses amis ont disparu depuis le Jour d'actions de Grâces.

Le corps a été identifié et se trouve être celui du cousin de Silva, Guiseppe de Angelis, un ouvrier, âgé de quarante ans.

Il avait une assez forte somme d'argent sur lui quand il a dîné avec Silva, le Jour d'Actions de Grâces.

Rapport erroné.

Presse Associée

Washington, 7 décembre—On dit à la légation apostolique que la dépêche de Rome annonçant la nomination de Mgr Sbarretti à l'évêché de Santiago de Cuba est une erreur. Très récemment, Mgr Sbaretti a été nommé évêque de la Havane, et cette nomination est maintenue. Le prélat l'affirme lui-même.

D'ailleurs il ne pourrait pas être nommé évêque de Santiago de Cuba, attendu que cet évêché n'est pas vacant.

TUNNEL SOUS GIBRALTAR

—ET—

Chemins de Fer au Maroc.

Tout comme les dramaturges et les littérateurs, les ingénieurs —ceux dont l'intelligence, sans cesse, en éveil, combine sans cesse des plans de grande envolée—ont parfois des rêves de poète. Ils rêvent, et au réveil il leur reste quelques bribes des pensées écloses dans le sommeil qui fut créateur.

—Et, pourquoi pas? murmurent-ils, impressionnés, se souvenant de l'idée qu'enfanta le rêve!

Alors, ainsi que le littérateur dissèque la pensée qui naquit en lui presqu'à son insu, la met au point, lui donne une forme saisissable aux masses et crée après avoir inventé, voici l'ingénieur, songeant à nouveau, bien éveillé cette fois, à ce qui d'abord germa en son esprit, dans le calme et le repos de la nuit. Il s'amuse de cela. Sa main trace des lignes; son cerveau calcule des chiffres. Sa science s'intéresse aux difficultés d'exécution à vaincre, son talent s'angoisse d'avoir à étudier sous toutes ses faces un petit grain de mil, qu'il retourne entre ses doigts, qu'il ne veut plus détériorer ou détruire parce que, maintenant, il sent que, bien cultivé, il doit épier.

Et d'étude en étude, de tracé en tracé, ce qui n'avait été qu'un amusement de l'esprit devient l'obsession de toute une vie active.

Ainsi se fit le canal de Suez; ainsi se fera le tunnel sous-marin du détroit de Gibraltar.

La genèse de l'idée appartient à un ingénieur français, M. Berlier. Celui qui a percé les tunnels sous la Seine, qui a attaché son nom à de tels travaux d'art, devait avoir cette belle pensée.

Et c'est parce qu'elle est de celles qui seront fatalement mises à exécution, c'est encore parce que des ingénieurs d'une autre nation s'essayent à réaliser une idée d'ingénieur qui ne leur appartient pas, l'ayant reconnue devoir être féconde, que la France se doit à elle-même de protéger M. Berlier, imbu avant tout de l'esprit français, dont la gloire sera la sienne.

La diplomatie française a des devoirs; nous attendons qu'elle les remplisse. En ce faisant, elle prouvera qu'il est faux — ainsi qu'on se plaît, sans doute trop vite, à le dire—qu'elle se désintéresse beaucoup trop de ces questions qui ont une portée si haute.

Puisque l'Espagne accepte—voyant le bénéfice que le commerce en retirera—qu'on songe à relier l'Espagne au Maroc, l'Europe à l'Afrique, il importe que cette diplomatie agisse sur le Maroc, afin que le gouvernement de cette contrée africaine—si riche et beaucoup plus commerçante qu'on le croit généralement—sache, lorsque viendra l'heure de concéder les chemins de fer, que M. Berlier n'est pas, par sa patrie, abandonner à ses seules ressources, tandis que les Belges s'empressent à soutenir les demandes de leurs ingénieurs.

Quelle sera la part de la France dans cette nouvelle conquête de la science?

Ce sera, grâce au tunnel et à l'exploitation des chemins de fer marocains, toutes ses colonies de la côte méditerranéene, l'Algérie et la Tunisie, reliées par terre à la métropole.

Ce sera, dans un avenir prochain, la voie ferrée allant de Fez au centre du Maroc, jusqu'aux limites extrêmes du Soudan français et du Dahomey.

Ainsi sera réalisée la mise en valeur des grands territoires africains, nouvellement ouverts à la civilisation. La France, la première y trouvera profit.

Mais l'avenir ouvre des horizons plus larges encore.

Par la Tripolitaine, la ligne ferrée se continuera bientôt vers Le Caire et l'isthme de Suez. Là on percera—ce sera jeu d'enfant —un tunnel sous le canal et, triomphalement, longeant les rives du golfe Persique, la locomotive, d'un bond gigantesque, viendra heurter Bombay.

Alors trois continents seront reliés entre eux par terre, et un Anglais de Londres sera mené en six jours à Bombay, évitant les fatigues et les dangers de la traversée de la mer Rouge et de l'océan Indien, si fertile en tempêtes.

Il en est toujours ainsi. Un travail décidé et mené à bien engage et même oblige à effectuer d'autres travaux. Creuser le tunnel entre l'Espagne et le Maroc, c'est, en réalité, donner naissance à une ligne ferrée du Maroc au Soudan et aux Indes.

Quant au percement du tunnel, l'avant-projet de M. Berlier, qui prévoit une dépense de 123 millions, ne laisse planer aucun doute sur la possibilité de l'entreprise.

Voilà pourquoi M. Berlier doit être aidé par tous ceux qui aiment la France et la veulent au premier rang des nations quand il s'agit de porter le commerce et la civilisation à leur apogée.

A l'heure où s'élève la statue de de Lesseps, dont l'œuvre géniale, à son enfantement, fut jugée par certains une utopie; à l'heure où, en tant qu'affaire, le canal de Suez apparaît comme le monument financier le plus rémunérateur que l'homme ait jamais édifié, qu'on accueille avec faveur en France une idée similaire, tout aussi grosse de conséquences fructueuses; aujourd'hui projet qui peut, à tort, sembler osé, et qui, demain, sera une réalité féconde.

L'affaire Dewey jugée par les Français.

Ce n'est pas seulement chez nous que le Capitole et la roche Tarpéienne voisinent, sous ce rapport-là, tous les peuples sont logés à la même enseigne. On se souvient des honneurs extraordinaires qui furent décernés par les Américains à l'amiral Dewey, le vainqueur des Espagnols. On organisa pour lui des fêtes admirables, et, comme en Amérique l'enthousiasme lui-même revêt une forme pratique, on accabla le héros national de cadeaux de toute sorte.

On lui offrit, entre autres choses, une jolie maison, toute meublée, située aux portes de New-York. L'amiral, qui est marié, crut pouvoir offrir, à son tour, ce cadeau à sa femme. Il lui céda donc la maison en toute propriété. Là-dessus, grande colère du peuple américain qui accuse son héros d'infidélité. On lui reproche—nous citons les expressions mêmes des journaux—de préférer les lauriers de Vénus aux lauriers de Mars, et on déclare que cette façon cavalière d'aliéner une donation que lui avait faite son pays, rompt les liens du passé et dégage le peuple de toute reconnaissance envers lui.

L'amiral se défend énergiquement, et ce qu'il dit paraît fort raisonnable. Il fait observer que cette résidence lui avait été donnée pour qu'il en disposât à sa guise, et qu'en la cédant à sa femme il croyait accomplir «l'acte le plus gracieux qu'on puisse attendre d'un citoyen américain.» Ces explications n'ont pas désarmé ses concitoyens. Le fait, en soi, ne méritait pourtant pas toutes ces colères, et cette aventure paraîtrait assez inexplicable, s'il n'y fallait voir un chapitre de plus de l'histoire des grandeurs et des décadences, et le besoin pour tous les peuples de casser et de remplacer leurs idoles, comme font les enfants de leurs joujoux....

HISTOIRE

—DE—

Léon XIII; Joachim Pecci.

Léon XIII est incontestablement une des plus grandes figures du siècle, et l'histoire de sa vie intéresse toute l'humanité.

Mais pourquoi M. Henri des Houx s'est-il constitué l'historiographe du pape Léon XIII? Il nous le dit lui-même: «Les circonstances ont fait de moi le témoin d'une partie du règne de ce pape. J'ai pris part aux luttes que se livrent les hommes autour du trône pontifical, comme autour de tous les trônes du monde Par nécessité d'état plus que par goût personnel, je me suis trouvé enrôlé dans une des factions qui se disputaient alors la préférence du souverain. J'ai apporté à la défense des intérêts dont j'étais l'avocat laïque un zèle que ne tempérait pas la prudence de la discipline ecclésiastique. Blâmé, désavoué, je n'ai su ni voulu dissimuler l'amertume de la défaite. Après mon retour à Paris, en 1886, les idées que j'avais défendues ont repris faveur à Rome.... Presque chaque année, j'ai renouvelé mon pèlerinage à la Ville éternelle, pour revoir mes amis ou mes adversaires d'autrefois.» M. Henri des Houx est donc bien renseigné. Mais les circonstances auxquelles il a été mêlé lui permettent-elles l'impartialité? Il répond «Aujourd'hui, parvenu à l'âge où l'esprit s'est affranchi des passions de parti, où les souvenirs, encore vivaces dans leur fraicheur, sont devenus indépendants des émotions trop vives qui accompagnaient le spectacle présent, j'ai fait effort pour effacer la face des préjugés qui avaient pu survivre en moi, après mes aventures romaines, et qui risquaient de troubler la sérénité de mes appréciations.»

Et voilà pourquoi il a entrepris l'histoire de ce pontificat, qu'il définit ainsi: «Le règne de Léon XIII a été dirigé par une pensée maîtresse: reconquérir par la paix ce que la guerre avait fait perdre à l'Eglise. Et comment? Par une judicieuse mise en valeur de tous les biens spirituels dont dispose le Saint-Siège, de telle sorte que les princes du monde en reconnussent le prix et en acquissent le bénéfice, moyennant une part plus grande de sécurité et de liberté accordée aux peuples catholiques, de respect et de prestige accordée au pontificat romain.» Dans ce premier volume, M. Henri des Houx nous conte la vie de Joachim Pecci, jusqu'à cette matinée du 20 février 1878, où Joachim Pecci mourut pour ressusciter Léon XIII. Il le suit de Carpineto, le bourg natal, au collège de Viterbe, puis à Rome, chez son oncle Antoine, et au Collège romain. Nous ne pouvons résumer ici la vie publique du jeune prêtre, délégat à Bénévent (1838 1841), à Pérouse (1841-1843), nonce à Bruxelles (1843-1845), évêque de Pérouse (1846-1851), enfin cardinal, 1852. A partir de cette date, la narration de l'histoire devient plus minutieuse encore. Les événements de 1859, la deuxième partie du pontificat de Pie IX, le conclave, toute l'histoire d'un intérêt si général de la lutte entre la papauté et la jeune Italie ont fourni à M. Henri des Houx le texte de chapitres bien documentés et écrits avec charme.—G. R.

—LA—

QUESTION DU CRUCIFIX.

Nous n'avons plus à apprendre à nos lecteurs la transformation du Sénat Français en Haute Cour pour juger une conspiration dirigée contre l'Etat. Ce procès d'une nature tout-à-fait politique a soulevé une question tout à-fait inattendue, et d'un caractère assez triste. Qu'on en juge.

L'image du Christ n'a pas été placée dans la salle d'audiences de la Haute Cour, et certains témoins ont voulu, on le sait, soulever, au moment où ils seraient appelés à prêter serment, un incident à ce sujet.

Or, s'il est de pratique courante que les témoins prêtent serment sur le crucifix, qui d'ailleurs se trouve dans tous les prétoires, cela est-il légalement obligatoire?

L'article 317 du Code d'instruction criminelle dispose que, devant la Cour d'assises, les témoins «prêteront, à peine de nullité, le serment de parler sans haine et sans crainte, de dire toute la vérité, et rien que la vérité». Mais le caractère religieux de ce serment n'est pas littéralement spécifié, comme il l'est pour le serment des jurés auxqels le Code prescrit formellement de jurer «devant Dieu et devant les hommes.»

Cest ce qui fait même qu'un projet voté par le Sénat il y a tantôt dix-sept ans, et dont la Chambre n'a pas encore trouvé le temps de s'occuper, projet tendant à la laïcisation au moins facultative du serment en justice, ne vise précisément que la formule du serment prescrite aux jurés, considérant par là que le serment de témoins n'a pas forcément le caractère religieux.

Telle est la thèse qui devait être opposée par le président de la Haute Cour aux réclamations de certains témoins.

Maintenant, en eût-il coûté beaucoup de placer un crucifix dans la salle du Luxembourg, à l'intention de ceux d'entre les témoins qui, alors que la loi ne l'impose peut-être pas absolument, tiennent à prêter serment devant Dieu?

A quoi bon heurter, sans raison, sans nécessité les convictions religieuses des populations?

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Il y avait une belle salle à l'Opéra, hier soir. M. Gauthier y faisait sa rentrée; il a été très applaudi et rappelé dans presque toutes les grandes scènes, surtout dans le duo du 4e acte avec Mme Clément. Le duo de Marcel et de Valentine, au 3e acte, a eu les honneurs de plusieurs rappels.

Demain, soirée de gala, "Faust", avec M. Bonnard (Faust), Mme Madier de Montjau (Marguerite) et le célèbre ballet.

Dimanche, en matinée, "La Poupée", avec grand ballet et tirage de la poupée.

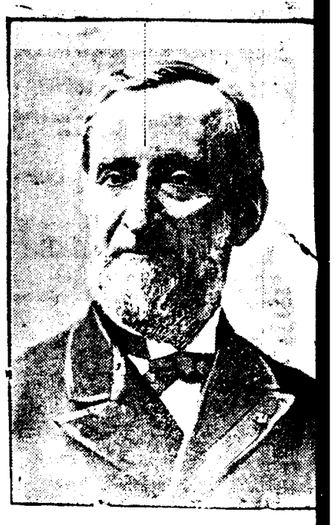
Le soir, "Boccace", avec toute la compagnie d'opérette.

CRESCENT THEATRE.

Hier soir encore, il y avait salle comble au Crescent, pour applaudir Matthews et Bulger dans la pièce qu'ils ont rendue célèbre: "By the Sad Sea Wave". Mais Matthews et Bulger ne sont engagés que pour une semaine. Dimanche, première représentation de "The Little Host", qui servira, cette année, de début à la fameuse Corinne, qui sera entourée d'une compagnie tout-à fait d'élite.

Parmi les principaux sujets de cette troupe, nous pouvons citer R. E. Graham, Wm Pruette, L. de Lange, P. Mackett, R. White, Geneviève Reynolds, Nathalie Olcott, Emilie Francis, etc.

C'est une grande semaine qui se prépare pour le Crescent.



Le sénateur REDFIELD PROCTOR,

Leader du mouvement tendant à la candidature de l'amiral Dewey aux fonctions de Président des Etats-Unis.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Devil's Mine" marche de succès en succès au Grand Opera House, grâce au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Melville, devenus de plus en plus populaires, à mesure que la saison avance.

M. Farnum, Miss Esther Lyon et leur entourage, qui ont déjà conquis tant de bravos parmi nous, s'apprêtent à cueillir de nouveaux lauriers dans "Little Lord Fauntleroy", qui doit passer dimanche, en matinée, à 2 heures précises. Ils y seront aidés, cette fois, par une attraction aussi nouvelle qu'originale.

Le rôle principal, celui de "Little Lord Fauntleroy" est jouée par une enfant véritable, Bébé Vavene, qui y est ravissante et pleine d'entrain. Il y aura foule, dimanche au Grand Opera House, le matin et le soir, et nous espérons bien qu'il en sera de même toute la semaine prochaine.

THEATRE TULANE.

Kelcey et Miss Effie Shannon obtiennent, chaque soir, un grand succès, au Tulane, et le public, au lieu de diminuer en nombre, ne fait qu'augmenter, sans cesse.

C'est donc devant un parterre bien disposé et ayant l'habitude d'applaudir, que se présentent les artistes chargés de faire valoir leur marchandise.

A partir de dimanche, la pièce intitulée "The Moth and the Flame," sera remplacée, à la scène et sur l'affiche, par "The Winter's Tale," jadis pièce d'adieu de Miss Marie Anderson. Mais, auparavant, samedi soir, il y aura au Tulane une représentation en l'honneur des Alumni de l'Université Tulane. Nous donnerons demain les détails de cette soirée.

Dimanche, le public pourra se délecter à entendre l'œuvre de Shakespeare "The Winter's Tale", une de ses plus brillantes productions dramatiques.

EN TROISIEME!

Ces jours derniers, un employé d'une petite gare voisine d'Amiens voyait descendre d'un compartiment de 1re classe une bonne femme vêtue d'une robe à raies bleues et noires et d'un corsage d'une coupe assez primitive.

Elle portait deux paniers remplis de poulets et était suivie d'un jeune garçon en blouse et en sabots.

La bonne femme se dirigea vers la sortie et, sur la demande de l'employé, sortit avec précaution de son porte-monnaie deux billets de 3e classe.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

20 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

VIII

LE PÈRE.

Suite.

—A qui voudriez-vous, sans cela, que je m'intéresse, répliqua tristement Doltaire, d'une voix subitement empreinte d'une profonde mélancolie.

Quand vous serez enfin tous réunis, je n'aurai plus guère de but dans ma vie!

A qui me dévouerai-je, pour qui pourrai-je essayer encore de faire du bien?

Ce plaisir même je ne l'aurai plus; je retomberai dans mon isolement, dans ma solitude.... comme avant!....

—Oh! mon cher ami, dit spontanément le comte de Presles, en saisisssant affectueusement les deux mains de son beau-frère, pensez-vous que nous serons ingrats au point de vous oublier?

N'aurez-vous pas été l'artisan de notre réconciliation, de notre bonheur?

Non, non, désormais vous aurez une famille, la nôtre!

Vous viendrez, si vous le voulez bien, vivre avec nous, notre maison vous sera grande ouverte, comme nos cœurs; et nous n'aurons pas trop de toutes nos affections réunies pour vous faire oublier, à vous aussi, les tristes souvenirs du passé.

—Merci, Jacques, j'y songerai.

Puis après un instant de silence attendri, employé à recouvrer un peu le calme de son esprit qui l'avait un instant abandonné, l'usinier reprit:

—A présent que faut-il faire, comment voulez-vous agir auprès de Mme de Presles?

—Mon Dieu, répliqua le comte, je suis fort embarassé sur le choix des moyens, et j'avoue bien humblement, mon ami, que j'ai osé compter encore, en ces circonstances difficiles, sur votre sagesse et votre expérience.

—Bien, Jacques, je vous remercie de cette marque de confiance, j'essaierai de la justifier.

Voici donc à quoi j'ai déjà pensé:

Il faudrait éviter à Mme de Presles une révélation trop brusque, nécessairement.

Elle fut déjà si éprouvée dans son existence, qu'il faut, je crois, la ménager.

—Ceci est évident, et charitable.....

Mais comment la préparer?

Une lettre me paraît insuffisante, n'est-ce pas?

D'autant plus, ajouta le comte, avec un sentiment de crainte non dissimulé, que la noble femme pourrait soulever des objections, qu'elle pourrait user de son droit indéniable de me refuser l'entrée de sa maison?

—Non, non, ne croyez pas cela.

Cependant, je suis d'avis, comme vous, qu'une lettre est insuffisante, autant d'ailleurs que le procédé serait peu digne, et par trop cavalier, en des circonstances aussi graves.

Je verrai donc moi-même Mme de Presles, et je la préparerai, je plaiderai votre cause, comme si elle était mienne.

—Je n'en doute pas.

Puissiez-vous réussir, mon ami?

—Je l'espère.

Mais il va vous falloir retourner à Paris, et attendre patiemment que j'aie préparé le terrain.

—J'y songeais.

—Lorsque le moment favorable sera venu, je vous télégraphierais, et vous accourrez avec André.

Je pense que sa présence pèsera d'un grand poids sur la décision de votre femme.

Oh! certainement.

Mais quand irez-vous au Roc?

—Demain; et dans la journée vous recevrez de mes nouvelles.

Mais, je vous en prie, mon cher Jacques, ne compromettez rien par trop d'impatience, laissez-moi seul agir, et ne bougez pas sans avoir reçu mes instructions.

—Je vous le promets absolument.

—Bien; quand repartez-vous? Tout à l'heure.

—Etes-vous toujours à l'hôtel de Mâcon?

—Toujours, j'ai jugé parfaitement inutile de le quitter, car j'espère rester peu de jours à Paris, maintenant.

—Au revoir donc, courage, patience et à bientôt, mon cher ami.

En disant cela, Doltaire se leva, reconduisit le comte, puis rentra dans son cabinet pour se préparer, dans une sorte de recueillement, à la démarche importante qu'il ferait le lendemain.

Durant ce temps, le comte de Presles reprenait le train de Paris, impatient de retrouver son fils et de le préparer, lui aussi, à la suprême entrevue qui devait avoir lieu bientôt.

Le matin du jour qui suivit, Doltaire après avoir fait une toilette sévère, toute de cérémonie, monta dans sa voiture et se fit conduire au château du Roc.

En route et malgré toute sa volonté de réagir, il se sentait ému, comme à l'approche d'un grand événement.

Et, à force de penser, de s'interroger avec anxiété, sur la façon dont il allait être reçu par Mme de Presles, après tant d'années de rupture dans leurs relations, il en arrivait à s'intimider lui-même, à n'oser plus se présenter.

Enfin, la voiture franchit la grille du château, toujours ouverte, et Doltaire en descendit lentement.

Cette visite inaccoutumée, car on en recevait fort peu au Roc, fit accourir aussitôt un domestique.

—Que demande monsieur? dit-il étonné.

—Je désirais voir Mme la comtesse de Presles? répliqua l'usinier.

Voici ma carte.

Il tendit en même temps un carré de bristol sur lequel le domestique jeta curieusement les yeux.

Mais il releva la tête presque tout de suite, pour dire avec un sourire contraint:

—Monsieur n'a pas de chance!

Mme la comtesse est partie pour Nice, il y a bientôt deux mois, avec M. Marcel.

—Pour Nice, s'écria Doltaire stupéfait et désappointé.

Et quand doit-elle revenir?

—Dans un mois ou deux, pas avant.

—Allons, c'est bien; avez-vous son adresse?

—Oui, monsieur.

—Donnez?

En même temps, l'usinier prit un porte-mine en or, dans la poche de son gilet, et se mit en devoir d'écrire sur sa carte, sous la dictée du domestique.

—C'est villa du Val-Bleu, route de Cimiez.

—Très bien, merci.

Puis, sans ajouter un mot, il remonta dans sa voiture, et repartit au galop pour Château-Thierry.

Son parti était pris; il allait écrire à Mme de Presles une lettre pressante et conçue de manière à lui laisser deviner une partie de la vérité, tout en la priant de rentrer au Roc, ou de vouloir bien le venir voir à son usine.

Aussitôt rentré chez lui, il rédigea cette lettre, la porta lui-même à la poste, et il expédia, en même temps, à son beau-frère la dépêche suivante:

"Rendu ce matin au Roc, mais déception momentanée qui exige de votre part courage et patience.

"Mme de Presles, partie sur la Côte d'azur pour quelque temps.

"Lui ai adressé lettre urgente, et vous ferez connaître sa réponse.

"Courage, courage!....

"DOLTAIRE."

IX

REPARATION

Ainsi que l'avait dit le domestique du château du Roc à M. Doltaire, il était parfaitement exact que la comtesse de Presles était partie pour Nice, accompagnée de son filleul depuis deux mois déjà.

Après la disparition subite du misérable, en qui elle avait cru un instant et si malheureusement retrouver un fils, puis à la suite des épouvantables révélations apportées par Marcel, sur la part prise par cet infâme personnage, au meurtre de la Borgne, et sur ses ignobles projets vis-à-vis d'elle-même un anéantissement profond l'avait accablée.

Et les quelques phrases énigmatiques, naïvement répétées par Madeleine Dallehois, touchant l'étrange personnalité de